

caïn et ce libre penseur, aussi remarquable par ses talents que par la pureté et la dignité de son caractère.

Outre ses articles dans la Liberté de penser, Amédée Jacques publia des études dans la Revue de Paris et dans le Dictionnaire des sciences philosophiques; en collaboration avec E. Saissot et Jules Simon, un Mémoire sur le sens commun (1841); un Manuel de philosophie à l'usage des collèges (1847); la relation d'un de ses voyages sous le titre de Excursion au rio Salado et dans le Chaco (1857). Enfin, on lui doit de bonnes éditions des Œuvres philosophiques de Fénelon et des Œuvres de Leibnitz (2 vol.), avec une introduction pleine de vues nouvelles.

JACQUES (Frère), lithomiste français. V. BAUDET.

JACQUES (Cousin), pseudonyme de l'auteur dramatique BEFFROY DE REIGNY.

JACQUES CŒUR, argentier de Charles VII. V. CŒUR.

JACQUES DE VORAGINE ou VARAGINE, dominicain et prêtre italien, auteur de la Légende dorée. V. VORAGINE.

JACQUES DE VITRY, prêtre et historien. V. VITRY.

JACQUES BONHOMME, nom donné par dérision au peuple français, pour désigner la patience naïve avec laquelle il s'est longtemps laissé exploiter par ses seigneurs féodaux. Du reste, cette expression sarcastique n'est inventée par les écrivains eux-mêmes, qui trouvaient drôle de se moquer ainsi de leur victime. Ce nom dérisoire remonte au règne du fou Charles VI. A cette époque, quand un gentilhomme, imitant les folles prodigalités des gens de cour, avait tenté de restaurer un valet défilé de son maître, et lui-même en disant : « Jacques Bonhomme payera tout. » Cependant, tout prend fin, même la patience des plus patients, et un jour vint où Jacques Bonhomme cessa de payer, et le nom dont on l'avait affublé et fut traité par ses maîtres de buveur de sang. Jacques Bonhomme essaya la jacquerie, qui ne lui réussit pas; longtemps après, il essaya la grande Révolution, qui ne fut pas complètement perdue.

M. Augustin Thierry a écrit, en 1820, dans le Censeur européen, l'Histoire véritable de Jacques Bonhomme d'après des documents authentiques. C'est le récit véridique des malheurs de ce pauvre homme, et des défaites de Jacques Bonhomme jusqu'à ces derniers temps. Depuis, Jacques Bonhomme, quelquefois vainqueur de ses oppresseurs, plusieurs fois vaincu, moins par eux que par ses propres inévitables, a continué à subir une grande avance et il a contracté l'habitude de la réflexion. S'il continue à réfléchir, les oppresseurs n'ont qu'à se bien tenir; Jacques serait bien capable de rentrer dans ses biens, car à Jacques on n'est pas l'esprit qui a jamais manqué.

Jacques le Fataliste, roman de Diderot (1774). Génin a été sévère pour ce petit chef-d'œuvre qu'il qualifie « d'histoires enfleées les unes au bout des autres. » On n'y trouve pas, en effet, l'unité d'action cher aux classiques; mais l'unité du but n'est-elle pas suffisante? Comme Voltaire avait raillé, dans Candide, le système de l'optimisme, Diderot vint ruer un peu des fatalistes, et il nous a présentés ses idées sous la forme enjouée de conversations entre Jacques et son maître le capitaine. Tous deux voyagent; en quel pays? N'importe où. Par un trait d'humour emprunté à Sterne, Diderot laisse dans la vague les questions de lieu et de temps. Jacques est un bailliard dont son maître s'amuse; il croit que tout ce qui arrive devait arriver, que c'était écrit sur le grand rouleau. Aussi ne se presse-t-il jamais ni de finir ses contes ni de faire son service; qu'importe, en effet, qu'il se hâte, s'il est écrit qu'il ne pourra pas achever sa narration, ou que le dîner ne doit pas être prêt? Son maître lui fait commencer l'histoire de ses amours, mais dix aventures et vingt récits viennent à la traverser. Bien de la verve et bien de l'esprit sont dépensés dans ces incidents: l'histoire de Justine, si peu cruelle envers un camarade de Jacques; celle du voyage qu'il fait au bois avec dame Marguerite et son retour au moulin avec dame Suzanne, sans compter le joli épisode du marquis des Arcis et de Mme La Pomme-roye, narré par une hôtesse badillarde, et qui forme un petit roman intercalé au milieu des autres. Dans les premiers chapitres, Jacques a raconté comment il acheta une paire de jarretières pour Denise, l'objet de ses véritables amours; il ne les lui attache qu'au dernier chapitre, en l'épousant. Tout cela est écrit sans prétention, d'une plume alerte; la plupart des récits sont un peu vifs et choquent par un écrivain contemporain; mais Diderot écrivait pour les lecteurs de son temps. On reconnaît, d'ailleurs, la touche du maître dans quelques tableaux ébauchés d'une façon pittoresque, dans les aperçus rapides qui décèlent l'observation la plus pénétrante. Jacques le Fataliste a été souvent réédité.

Jacques, roman par G. Sand (Paris, 1834). Jacques a aimé déjà plusieurs fois, et toujours il a été trompé; il ne croit donc plus à la fidélité éternelle, mais croit encore à l'amour; seulement ce qu'il lui demandera cette fois, ce n'est pas

la fièvre, l'ivresse des sens, c'est le bonheur. Il croit trouver tout cela dans Fernande, une ingénue de seize ans, et ils se marient. La joie de Jacques s'obscurit bientôt d'un voile de mélancolie, que Fernande ne peut parvenir à déchirer. C'est que son mari a des souvenirs; qu'il fait des comparaisons et se rappelle des joies plus fortes. Jacques fait venir auprès de lui Sylvia, un jeune homme, et de celle-ci celle-ci distrait Fernande, et, à la suite de Sylvia, vient son amoureux, Octave. Celui-ci vient à Fernande d'intervenir pour lui auprès de celle qu'il aime et qui le fuit. Fernande, ignorant du danger, joue avec le feu, et de longs entretiens avec Octave, se trouvent séduite par sa bonne grâce, qu'elle compare mentalement au caractère morose de Jacques. Octave, de son côté, s'aperçoit que cet amour idéal, de la recherche duquel il consumait sa vie depuis si longtemps, il l'a sous la main, et que, pour en jouir, il lui faut qu'un peu d'aide et de bonheur. En vain Fernande résiste, la passion l'emporte. C'est alors que Jacques, comprenant qu'il est lui-même la cause de ses malheurs domestiques, et que, désormais, il n'a plus rien à espérer du cœur de Fernande, va trouver Octave, et, au lieu de se venger, lui fait seulement promettre de rendre à Fernande sa heureuse. Puis, ne voulant pas faire un sacrifice, pour assurer et légitimer leur avenir, il se tue froidement.

« Je ne crois pas, dit Gustave Planché, qu'il y ait beaucoup de péchés commés à celui-ci. Liée générale qui présidait à toute la conception, c'est l'abandon et l'infidélité offrant à une belle âme l'occasion d'une lutte sublime et d'un renoncement surhumain. Si jamais donné, c'est à Fernande, et non à celle de Jacques; si jamais donnée fut menée à bonne fin, c'est à coup sûr celle de ce livre. Comme un fruit mûr et savoureux, la pensée première a livré tout ce qu'elle contenait. Le dessin était beau; l'exécution n'a point trompé l'ambition de l'architecte. Le style de Jacques obéit à la pensée et à la gouverne jamais; il est, comme celui d'Indiana, de Valentine et de Lélia, abondant, pittoresque, ingénieux, simple et hardi. C'est comme une lampe d'albâtre qui laisse entrevoir la lumière intérieure. »

JACQUET s. m. (ja-ké — dimin. du nom propre Jacques). Jeu de hasard et de combinaison qui n'est autre chose que celui du gammon légèrement modifié.

— Mamm. Nom vulgaire de l'écuréul en Normandie.

Jacquet, loc. prov. Se lever dès le potron-jacquet. Se lever de très-bonne heure. On trouve aussi PATRON-JACQUET et POTRON ou PATRON-MINET. Ces locutions ont fort embarrassé les philologues. Génin croit que potron signifie une forme fatiguée, et que potron-jacquet, ou potron-minet, signifie le petit d'un animal, du vieux français poutre, cavale. Il conclut de là que potron-jacquet ou minet signifie petit de l'écuréul ou du chat, et se lever dès le potron-jacquet ou minet, se lever en même temps que le petit d'un chat. C'est l'écuréul qui est le chat.

JACQUET (Matthieu), sculpteur français, né à Fontainebleau vers 1550, mort vers 1610. Il travailla avec son père, Antoine Jacquet, sculpteur de mérite, à l'église de Saint-Germain, dont le pendentif est un chef-d'œuvre de Jacquet, à au dire de Sauval et de tous les historiens de Paris. Il fut ensuite employé aux décorations de Fontainebleau, et entreprit, vers 1594, la fameuse cheminée, qui parait être son principal ouvrage. Cette cheminée, qui lui coûta cinq années de travail, fut démolie en 1725; mais on en retrouva les pièces en 1835. La Statue équestre de Henri IV circulaient dans la chambre dite de saint Louis; le bas-relief, représentant la Bataille d'Ivry, qui l'accompagnait, fut transporté au musée du Louvre, et le reste forme encore aujourd'hui la magnifique cheminée de la salle des Gardes.

JACQUET (Jean-Claude), pamphlétaire français, né à Long-le-Saunier vers 1730, mort à une époque incertaine. Avocat, puis lieutenant particulier au bailliage de sa ville natale, il se maria richement et voyait souvent devant lui un brillant avenir lorsque, poussé par son goût pour les dissipation de tout genre, il se mita, comme les actes d'indélicatesse que le forcèrent à se démettre de sa charge et à quitter son pays natal. Jacques se rendit alors à Paris, où il obtint la place d'inspecteur de la librairie étrangère, et prit le nom de Le Doye. Quelque temps après, tombé à l'état d'agent de police, il se rendit en Hollande, où il prit part à l'arrestation de Mirabeau, puis fut chargé, par le ministre Maurepas, d'aller en Angleterre pour empêcher la circulation d'un libelle contre la reine, et obtint d'être lui-même l'auteur du libelle qu'il avait dénoncé, Jacques fut condamné à une détention perpétuelle et jeté à la Bastille (1781). Il passa pour avoir écrit divers pamphlets anonymes publiés contre la cour, de 1775 à 1780.

JACQUET (Louis), littérateur français, né à Lyon en 1732, mort en 1793. Il entra, en 1749, dans l'ordre des jésuites, enseigna la humanité et la rhétorique au collège de Dôle, devint ensuite la suppression de son ordre, chancelier de l'église Saint-Jean, puis se fit recevoir avocat et exerça cette profession

tout en se livrant à la culture des lettres. Il devint, en 1766, membre de l'Académie de Lyon, et il travailla à un important ouvrage sur l'origine du langage, dans arts et de la société, lorsqu'il mourut, à Paris, le 20 août 1810, à l'âge de 78 ans. L'Institut venait de ratifier ce progrès immense en orthographe, auquel on se refusait d'abord de croire, la redoublant des luctuations diennes et congénitales. Ses ouvrages se distinguent par la force et l'originalité des idées, par un style net et précis. Nous citerons parmi ses écrits: Parallèle des ouvrages grecs et français (1762, in-12); la Candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maintien des affaires que la ruse et la dissimulation? (1760); le Désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison? (1761); les Lois somptuaires contiennent-elles aux monarchies? (1769). Ces trois derniers écrits sont des discours qui ont été couronnés, les deux premiers par l'Académie de Besançon, le troisième par l'Académie de Lyon.

JACQUET (Eugène-Victor-Stanislas), orientaliste français, né à Bruxelles en 1811, mort à Paris en 1838. Envoyé tout enfant en France, où il devait passer sa vie, il fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand, puis apprit successivement le chinois, le sanscrit, l'arabe, le persan et le turc, suivant les leçons d'Abel de Rémusat, de Chezy, d'Emgène Burnouf, de Silvestre de Sacy et d'Amédée Jaubert. Son étonnante facilité à apprendre, sa rare intelligence, le goût de la science et le bien-être de l'admiration de ses maîtres. Reçu membre de la Société asiatique en 1829, il en devint aussitôt un des membres les plus actifs, et publia, dans le journal de cette société, un grand nombre de notices, dont la plupart ont été reproduites dans le monde savant. Travailler infatigable, Eugène Jacquet joignit à l'étude des principaux idiomes de l'Orient celle de la géographie, de l'histoire, des inscriptions, de la numismatique, de la linguistique, de l'éthnographie, etc. Ses travaux incessants, l'état de gêne dans lequel il vivait, altérèrent profondément sa santé, et le jeune savant fut emporté à vingt-sept ans par une maladie du péricrâne. Jacquet n'a laissé aucun ouvrage de longue haleine; presque tous ses écrits sont contenus dans le Journal asiatique de 1829 à 1838. Nous nous bornerons à citer: Considérations sur les alphabets des Philippines; Mélanges malais, javanais et polynésiens; la nomenclature des accouchements au Japon; Observations grammaticales sur un spécimen du dialecte abyssin du Tigre; Description des îles Traps et Trapani; Éclaircissements sur la nomenclature des médailles bactériennes et indo-saryénites rapportées par le général Allard; l'Épique de Vivamitra, traduit en français, etc.

JACQUET (François), mathématicien français, né à Vitry-le-François en 1711, mort en 1781. Il entra dans les ordres, et fut professeur de calcul intégral à l'École normale de Paris. Ses principaux ouvrages sont: Isaac Newtoni philosophia naturalis principia mathematica (Geneve, 1739-1742); Éléments de perpétuité de calcul intégral (1748); Trattato intorno la sfera (1775). Son traité de perspective contient une démonstration élégante de ce beau théorème que Newton s'était borné à énoncer dans ses Principes, et que l'abbé de Moirville, dans cet établissement, maître de conférences, directeur des études littéraires (1851) et professeur de littérature latine (1852-1857). En 1853, M. Jacquet s'est fait recevoir docteur en lettres avec deux thèses, l'une intitulée: F. Baconi de litteraria judicium (in-80), l'autre: Des prédicateurs du XVIIe siècle avant Bossuet (in-80). Cette dernière a été couronnée par l'Académie française en 1864. On a, en outre, de ce professeur une traduction des dix premiers livres d'Aulu-Gelle, publiée dans la collection Nisard.

JACQUET (Nicolas), médecin français, né à Troyes en 1790, mort à Ervy (Aube) le 13 octobre 1859. Il sortait d'une famille dont plusieurs membres avaient suivi la carrière médicale; après de brillantes études à Troyes et à Paris, il suivit les cours de médecine dans cette dernière ville, prit le diplôme de docteur en 1813, et fut, comme chirurgien militaire, la campagne d'Allemagne, puis celle de France. Licencié en 1814, il se fixa à Troyes, où il devint chirurgien de l'Hôtel-Dieu; par la suite, il alla habiter Ervy. C'est dans cette retraite qu'il traduisit, du latin et de l'anglais, plusieurs ouvrages de médecine et d'adressa fréquemment des articles aux journaux de Paris. Ses ouvrages les plus remarquables sont: De l'emploi de l'acupuncture. Mais c'est surtout à l'orthopédie que Jacquet a attaché son nom d'une manière impérissable; lié d'amitié avec le fondateur du célèbre établissement de Morley, François Humbert, dont le génie inventif créait les plus précieuses machines pour le redressement des difformités, il reçut de son confrère les observations recueillies à Morley. Il se mit alors à rédiger une suite de travaux dans les principaux sont: De l'emploi des moyens mécaniques et gymnastiques dans le traitement des difformités du système osseux (1831-1835, 4 vol. in-80 et 3 vol. in-40), ouvrage aussi savant que complet, où se trouve développée une nouvelle méthode de traitement de la pression substituée à l'extension; Essai et observations sur la manière de réduire les luxations spontanées ou symptomatiques de l'articulation ilio-femorale; méthode applicable aux luxations congénitales et aux luxations anciennes par cause externe (1838, in-80), remarquable traité qui fut honoré par l'Académie des sciences d'un prix de 3,000 francs en 1836, continué en 1837. L'Institut venait de ratifier ce progrès immense en orthopédie, auquel on se refusait d'abord de croire, la redoublant des luctuations diennes et congénitales. Ses ouvrages se distinguent par la force et l'originalité des idées, par un style net et précis. Nous citerons parmi ses écrits: Parallèle des ouvrages grecs et français (1762, in-12); la Candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maintien des affaires que la ruse et la dissimulation? (1760); le Désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison? (1761); les Lois somptuaires contiennent-elles aux monarchies? (1769). Ces trois derniers écrits sont des discours qui ont été couronnés, les deux premiers par l'Académie de Besançon, le troisième par l'Académie de Lyon.

JACQUIN (Armand-Pierre), écrivain français, né à Amiens en 1721, mort vers 1780. C'était un chapelain de la cathédrale d'Amiens, qui devint historiographe du comte d'Artois. Ses principaux écrits sont: Entretiens sur les romans, ouvrage moral et critique, dans lequel on traite de leur origine et de leurs différentes espèces, tant par rapport à l'esprit que par rapport au cœur (Paris, 1754, in-12); Discours sur la connaissance des talents (Paris, 1760, in-12, 1771, 4e éd.).

JACQUIN (Nicolas-Joseph), botaniste hollandais, né à Leyde en 1747, mort en 1817. Il suivit, à Paris, les cours de Bernard de Jussieu, fut chargé par le gouvernement autrichien de parcourir les Antilles et l'Amérique du Sud, pour y recueillir les plantes destinées à enrichir les jardins botaniques de Vienne et de Schoenbrunn, accomplit cette mission avec succès (1755-1766), devint professeur à Chemnitz, puis à Vienne, et reçut, en 1806, le titre de baron. La botanique lui doit la découverte de cinquante nouvelles espèces de plantes, et de la découverte de la famille des sapotillies. Il a laissé de bons ouvrages, parmi lesquels on cite: Selectiorum stirpium americanarum historia (Vienne, 1763, in-fol., avec 183 pl. colorées); Hortus botanicus vindobonensis (1771, in-fol., 300 fig.); Flora austriaca (1773-1777, in-fol., 500 pl.); Icones plantarum rariorum (1781-1784, 14 vol. in-fol., 100 pl.); Plantarum rariorum horii cesarei Schoenbrunnensis descriptiones icones (1787-1804, 9 vol. in-fol.). — Son fils, Joseph-François Jacquin, a été professeur de chimie à l'Université de Vienne. On lui doit des Études sur l'histoire naturelle des oiseaux (Vienne, 1784, in-40) et un Traité de chimie générale et médicale (Vienne, 1788, 2 vol. in-80).

JACQUINET (Paul), littérateur français, né en 1815. Il remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1834, fut admis, l'année suivante, à l'École normale supérieure, puis devint professeur à Reims et à Paris en 1818, et fut nommé directeur de la Bibliothèque de la ville de Paris. Attaché à l'École normale en 1842, il a été successivement, dans cet établissement, maître de conférences, directeur des études littéraires (1851) et professeur de littérature latine (1852-1857). En 1853, M. Jacquinet s'est fait recevoir docteur en lettres avec deux thèses, l'une intitulée: F. Baconi de litteraria judicium (in-80), l'autre: Des prédicateurs du XVIIe siècle avant Bossuet (in-80). Cette dernière a été couronnée par l'Académie française en 1864. On a, en outre, de ce professeur une traduction des dix premiers livres d'Aulu-Gelle, publiée dans la collection Nisard.

JACQUINIE s. f. (ja-ki-né — de Jacquin, botan. autrichien). Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté, suivant les divers auteurs, à la famille des Rubiacées ou à celle des Loganiacées, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. On dit aussi JACQUINA et JACQUINIER s. m. (Syn. de TRILIX, autre genre de plantes.

— Encycl. Les jacquines sont des arbres et des arbrisseaux, à feuilles simples, entières, alternes, opposées ou verticillées, les fleurs sont petites, ordinairement disposées en grappes terminales; le fruit est une baie sèche et globuleuse. Ces végétaux sécrètent un suc laiteux. On en connaît une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique. La jacquine armilataire est un arbrisseau à fleurs blanches, exhalant une odeur très-agréable, analogue à celle du jasmin; ses baies, d'un beau rouge, servent de nourriture à plusieurs oiseaux, dont se parent les jeunes filles et même quelques jeunes gens. Plusieurs espèces de jacquines ont des fleurs orangées. Ces végétaux

son assez fréquemment cultivés dans nos serres chaudes. JACQUINOT (Charles-Claude, baron), général français, né à Metz en 1778, mort à Metz en 1848. Lieutenant en 1791, il prit successivement part aux batailles de Valmy, de Jemmapes, d'Arion, de Fleurus, d'Austerlitz, d'Abord de croire, la redoublant des luctuations diennes et congénitales. Ses ouvrages se distinguent par la force et l'originalité des idées, par un style net et précis. Nous citerons parmi ses écrits: Parallèle des ouvrages grecs et français (1762, in-12); la Candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maintien des affaires que la ruse et la dissimulation? (1760); le Désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison? (1761); les Lois somptuaires contiennent-elles aux monarchies? (1769). Ces trois derniers écrits sont des discours qui ont été couronnés, les deux premiers par l'Académie de Besançon, le troisième par l'Académie de Lyon.

JACQUINOT (Charles-Hector), amiral français, né à Nevers en 1796. A seize ans, il entra dans la marine, devint enseigne en 1820, lieutenant de vaisseau en 1825, fit en 1827 à 1840, un voyage de circumnavigation, exécuté sous les ordres de Dumont d'Urville, reçut à son retour le grade de capitaine de vaisseau (1840), fut promu contre-amiral en 1852, commanda la division navale du Levant, se rendit à la tête d'un corps expéditionnaire au Pirée en 1855, et devint, en 1856, vice-amiral. M. Jacquinot fut appelé à exercer divers commandements à l'intérieur, et entra à la Chambre des pairs en 1835. Il rentra dans la vie privée après la révolution de 1848.

JACQUINOT (Charles-Hector), amiral français, né à Nevers en 1796. A seize ans, il entra dans la marine, devint enseigne en 1820, lieutenant de vaisseau en 1825, fit en 1827 à 1840, un voyage de circumnavigation, exécuté sous les ordres de Dumont d'Urville, reçut à son retour le grade de capitaine de vaisseau (1840), fut promu contre-amiral en 1852, commanda la division navale du Levant, se rendit à la tête d'un corps expéditionnaire au Pirée en 1855, et devint, en 1856, vice-amiral. M. Jacquinot fut appelé à exercer divers commandements à l'intérieur, et entra à la Chambre des pairs en 1835. Il rentra dans la vie privée après la révolution de 1848.

JACQUINOT (Honoré), médecin français, frère du précédent, né à Moulins-Engilbert (Nièvre) en 1814. Il a fait comme chirurgien les études de médecine à Paris, et a exercé la médecine à Paris, où il a été nommé successivement avocat général d'Artois, conseiller à la cour royale de Paris, président de chambre (1834) et conseiller à la cour de cassation (1840). Il prit sa retraite quatre ans avant sa mort. Jacquinot-Godard était frère de Jacquinot de Pampeleu.

JACQUINOT DE PAMPELEU (Claude-François-Joseph-Catherine), magistrat, député, fameux par ses luttes contre le parti libéral sous la Restauration, né à Dijon en 1771, mort à Paris en 1835. Il se fit avocat, l'année suivante, pendant la Révolution, la cause de plusieurs royalistes, épousa une demoiselle de Pampeleu, dont il ajouta le nom au sien, devint avocat général à la Haye, puis procureur général à Dijon en 1811, procureur du roi à Paris en 1815, déploya une grande violence dans les procès politiques et s'y lança par la parole, et obtint, en récompense de son zèle, la place de procureur général (1826). Député depuis 1815, il ne craignit pas de défier les courtes prévisions, et se montra l'ennemi implacable du jury, de la presse, de toutes les libertés publiques ou individuelles. La révolution de 1830 le priva de ses fonctions judiciaires. Il rentra dans le barreau de Paris, où il fut nommé procureur général, avant sa mort. On a de lui: Codes juridiques, seu compendiarium legum romanarum delectus, ab uno ex antecessoribus universitatibus dinovensis (Dijon, Defay, 1789, in-80); Instruction du procureur du roi près le tribunal de la Seine, relative à MM. les juges de paix, officiers, etc., relativement aux obligations que ces fonctionnaires ont à remplir comme officiers de police judiciaire, avec les formules des principaux actes qu'ils ont à dresser (Paris, 1817, 1 vol. in-80).

JACQUOT s. m. (ja-ko). Ornith. Nom vulgaire des perroquets, à Genes formé aux dépens des perroquets, et ayant pour type le perroquet cendré. JACQUOT (Georges), statuaire français, né à Nancy en 1724. Élève de Ramey, de Bosio, de Gros et de l'École des beaux-arts, il obtint en 1820 le grand prix de Rome, se rendit en Italie et exposa depuis lors un grand nombre d'ouvrages consciencieusement exécutés dans les genres classiques, mais auxquels on peut reprocher de manquer d'originalité. M. Jacquot a été décoré de la Légion d'honneur en 1851. Nous citerons de cet artiste: Jeune bergère (1824); l'Amour jouant avec un cygne (1827); l'Amour porté par un dauphin (1827); Mercure (1827); l'Amour (1827); Hercule enlevant Alceste (1833); Fenne et bacchante (1833); Hercule enlevant Alceste (1838); l'Amour à la dévotion de l'Amour (1843); le Dieu de l'Amour de Christ (1847); les Saisons, la Harpe, le Pêche (1849); le Génie destructeur (1850); l'Exaltation de la croix, bas-relief (1857); Hercule vainqueur de l'Hydre (1859), etc. On lui doit, en outre, des bas-reliefs et un triomphe de l'étoile, des caricatures au nou-

veau Louvre; les bustes de Louis XVIII, de Louis-Philippe, du maréchal Duroc, de Quatremère de Quincy, du général Urvie, etc.

JACQUOTOT (Marie-Victoire), femme peintre. V. JACQUOTOT.

JACTANCE s. f. (ja-ktan-sé — lat. jactantia, de jactare, vanter, proprement lancer au loin, fréquentatif de jacere, jeter). Vanterie, expression emphatique de la haute opinion qu'on a de soi-même: Parler avec jactance. La JACTANCE ou la vanterie apporte les colères et les dissensions. (Le P. Lejeune.) Le crime peu de mourir, le dit sans jactance. Quand la mort est la mort, et n'est pas la polence. V. HUB.

JACTATION s. f. (ja-kti-ta-sion — du lat. jactitare, débiter avec emphase; de jactare, jactance). Méd. Trouble nerveux qui se traduit par des gestes désordonnés. Il On dit aussi JACTATION.

— Encycl. Nous pouvons considérer plusieurs sortes de jactations, suivant qu'elles tiennent à une simple excitation cérébrale, telle que l'ivresse au premier degré, la colère, la colère, les émotions vives, ou qu'elles dépendent de la perversion de l'activité cérébrale, comme les gestes des aliénés, des hystériques, des épileptiques simples, des gens atteints du second degré de l'ivresse alcoolique, de l'ivresse à forme chronique; puis de certains délirés, tels que les malades sous l'empire de la fièvre typhoïde, de la variole, etc., etc., ou enfin qu'elles dépendent d'une lésion aiguë de l'encéphale; c'est ainsi qu'on voit certains compagnons de l'encéphalite, mais ce troisième état des jactations, la lésion a produit une altération de l'encéphale.

— Encycl. La jactation est, en général, un symptôme fâcheux, parce qu'elle indique une lésion plus ou moins profonde du système nerveux; mais le pronostic est subordonné à la cause qui produit le désordre.

JACUA-ACANGA s. m. (ja-kou-a-kan-ga — mot brésil.). Espèce. Nom vulgaire d'un serpent du Brésil, appelé aussi GÉRENNE.

— Bot. Nom vulgaire, au Brésil, d'une espèce d'héliotrope.

JACUBOVITCH, anatomiste russe contemporain. Il est professeur à Saint-Petersbourg. On lui doit, entre autres écrits, un ouvrage extrêmement remarquable sur le système nerveux. Cet ouvrage a été publié sous le titre de Mittelhirnen über die Fortsetzung des Gehirns und Rückenmarks (Breslau, 1857).

JACULATEUR s. m. (ja-kula-teur — lat. jaculator, de jaculari, lancer). Hist. Soldat de la milice byzantine, qui portait des armes propres à lancer des projectiles.

— Ichtyol. Espèce de poisson du genre labre, qui lance des gouttes d'eau aux insectes pour les faire tomber à la mer et en faire sa proie.

JACULATION s. f. (ja-ku-la-sion — lat. jaculatio, de jaculari, lancer). Act. Exercice qui, chez les anciens, consistait à lancer un dard ou un projectile quelconque, soit à la main, soit avec un engin quelconque.

JACULATOIRE adj. (ja-ku-la-toi-re — lat. jaculatorius, de jaculari, lancer, qui vient de jacere, jeter, dérivé lui-même de jacere, lancer). Hydrat. Se dit d'une fontaine dont l'eau s'échappe en un ou plusieurs jets. Fontaine JACULATOIRE.

— Oraison jaculatoire, Prière courte et ardente: —

— Encycl. Ce mot a été employé par Voltaire. Elle allait s'accomplir sur son lit. Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.

JACULE s. m. (ja-ku-le — du lat. jaculus, trait). Mamm. Genre de mammifères rongeurs, ayant pour type la gerboise.

JACULIER adj. (ja-ku-li-ère — du lat. jaculum, trait; fera, je porte). Zool. Qui a des jaquets en forme de javalot.

JACURUT s. m. (ja-ku-ru-tu). Ornith. Espèce de chouette du Brésil, qui ressemble assez au grand-duc.

JACUSI ou JAKOUSI, le dieu de la médecine chez les japonais. Il est représenté debout, sur une feuille de nénuphar, et la tête environnée d'une auréole.

JACUT (SAINT), village et commune de France (Côtes-du-Nord), cant. de Plombières, arrondissement de Dinan, sur la Manche, à l'extrémité d'une presqu'île environnée de sable, fer, je porte). Zool. Qui a des jaquets en forme de javalot.

JADU, rivière du Brésil, prov. de Rio-Grande-do-Sul. Elle sort du versant oriental des monts de Santo-Ignacio, coule d'abord au S., puis se dirige à l'E., reçoit le Vaceahy, le Parão et le Tacuary, baigne Portalegre, le grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.

JADU, grand prétre des Juifs, contemporain d'Alexandre le Grand, à qui il refusa de se convertir, et qui marcha sur Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Arrivé au grand prétre entouré des îles de 400 kilom.